MICHEL JOIRET

LES LARMES DE VESTA





M.E.O.

Michel Joiret

LES LARMES DE VESTA

roman



M.E.O.

À tous ces maîtres de latin
dont la langue morte a conforté notre parole de vivants

Vesta

Sous Numa, hors des murs, Rome un temple a bâti
Pour Vesta, fille d'Ops ; un autre à Tivoli ;
Le ciseau l'a taillée en matrone romaine
Un flambeau à la main ou une amphore pleine.

Six vierges chaque jour soignent le feu chéri ;
La Ville en sûreté bénit l'ordre établi,
Et l'on fait au banquet libation urbaine
À *la roide Vesta comme à la châtelaine.*

Horace a comparé l'impénétrable enclos
Du foyer de Vesta au verger des poètes ;
Lipse et Palcani sont, du feu, les interprètes.

Quel tourment, ô Vesta, que l'hymen soit forclos !
Je pleure nuit et jour sur ton sein secourable,
Tant l'infidèle amant plastronne, inexorable.

Jean-Loup Seban
[1]

1 Horace a comparé le temple de Vesta, lieu privilégié, inaccessible au public, accessible seulement au Grand-Prêtre et aux Vestales, à l'œuvre des poètes, inaccessible à la critique du public. Juste Lipse a écrit *De Vesta et Vestalibus Syntagma*, publié par Plantin, à Anvers, en 1603 ; et Luigi Caccianemici Palcani *Del Fuoco di Vesta, Ragiomento*, publié à Bassano en 1794.

Chapitre 1
Pompéi, demeure des dieux
Pompeii sedes deorum

Pompéi, lumineuse cité géométrique, avec ses rues droites qui se coupent au cordeau. À chaque important carrefour s'ouvre un *thermopolium*, restaurant de route où, derrière un comptoir, la patronne sert des plats parfumés accompagnés d'un godet de vin. Le jeune Lucius aimerait s'y arrêter, car les conversations y sont animées, les joueurs de dés acharnés et bavards. Mais son oncle l'attend. Au carrefour de la rue de Stabies, pour éviter la roue d'un char, il doit se plaquer à la fontaine flanquée d'un bassin et décorée d'une Concorde tenant une corne d'abondance.

La voie joyeuse qu'il suit pour rejoindre la demeure de Flavius, il la connaît bien pour l'avoir souvent empruntée vers le Forum triangulaire, le temple d'Isis – plus secrète que les autres dieux –, les thermes de Stabies, l'amphithéâtre et la Grande Palestre.

Flavius, le frère de sa mère Luna, fait partie de l'élite romaine et beaucoup croient à son ascension politique. Le toit de l'atrium où il reçoit ses amis est percé d'une large ouverture circulaire qui donne sur le ciel. Alors que, chez d'autres dignitaires romains, cet espace sert à la fois de lieu de culte et de chambre à coucher, voire de cuisine, Flavius tient à ce que le visiteur, à peine entré dans sa demeure, puisse se sentir accueilli et choyé. Il est fier de recevoir sans vestibule ni autre lieu de

flânerie les citoyens romains les plus en vue de Pompéi. Les pièces annexes, cuisine et buanderie, abritent quatre ou cinq affranchis, de haute culture, tous et toutes au service des hôtes. Pia, Remus, Orion et Pached veillent au bien-être des visiteurs et répondent au moindre appel : coupe à remplir de vin de Corinthe ou fiole de cet oléastre parfumé d'Hispanie…

Flavius, qui a compté l'empereur Claude parmi ses hôtes prestigieux, sait recevoir à toute heure. Il salue affectueusement son neveu. Les heures chaudes et le plaisir céleste du *cena* étant passés, il le régale aussitôt d'un *prandium* constitué de fromages et de fruits trempés dans du vin.

Des luxueuses demeures construites sur le flanc du Vésuve, la sienne est probablement la plus agréable. Lucius écoute la voix puissante du comédien Caïus, « loué » pour rendre hommage au poète Martial qui fit à Pompéi le somptueux présent de ses plus belles épigrammes : *Le voilà, ce Vésuve jadis ombragé de pampres verts dont le fruit inondait nos pressoirs de son jus délectable. Les voilà ces coteaux que Bacchus préférait aux collines de Nysa : naguère, sur ce mont, les satyres formaient des danses légères. C'*était la demeure de Vénus, qui l'*affectionnait plus encore que Lacédémone : Hercule avait par son nom illustré ces lieux…*

Même les plus réfractaires à la poésie saluent la prouesse du diseur, car il n'est pas dans l'usage d'ignorer les bienfaits d'un hôte illustre. De la terrasse, on distingue le scintillement de la mer. Seul le mouvement léger des voiles sur le gréement des rares vaisseaux atteste une brise plus propice à la sieste qu'à la navigation. Anoukis, une esclave nubienne, propose des sandales en bois pour les pieds délicats. Nombre de convives la hèlent, moins pour leur confort que pour tenir un instant dans leurs mains le fin poignet noir et luisant. Les vignes de Sicile ont la réputation de flatter l'appétit, les frôlements subtils

et les ébats amoureux. Un peu gris, Lucius adresse un signe d'adieu au bedonnant sénateur Octavius, lié depuis toujours à son oncle, et traverse l'immense jardin d'agrément accolé au mur du rez-de-chaussée. Car si l'entrée fait l'économie d'un vestibule, on sort par un enchantement labyrinthique. Le jeune homme longe les épaisses colonnes du péristyle et s'arrête un long moment devant l'*oscillum* en terre cuite illustrant un combat entre un rétiaire et un cavalier muni d'une lance et d'un bouclier. Il se retourne, ferme un moment les yeux, la tête offerte au soleil, aspiré par les fragrances enivrantes de fin d'été. Des fleurs rares et des acanthes bordent les massifs de lauriers blancs ou roses. L'esclave responsable recherche les espèces à feuillage persistant pour qu'ils puissent garder leur luxuriance quelle que soit la saison. Il veille également à ce que le jardin s'accorde à l'architecture de la demeure.

Dans l'entrée du péristyle, des grappes colorées garnissant des jardinières posées sur le sol exhalent leurs senteurs, que rehaussent les buis, romarins, myrtes ou autres cyprès. Des platanes qui tendent leurs branches pour ombrager les fleurs suscitent des cultes étonnants. Ce sont ces arbres qui soufflent aux hommes les nouvelles d'en haut, entremetteurs des dieux, bois sacrés, habités et complices.

Le voilà dehors.

Dans les pavés des rues étroites, les roues ont gravé leurs sillons. Le soleil cuit les dernières heures du jour, bercées par les grondements réguliers du Vésuve que quelques affranchis, dans les vapeurs des tavernes, assimilent à des râles de plaisir. La fin de saison se prolonge à Pompéi, molle et odorante.

La boutique du cousin Marcellus, chez qui il séjourne, se trouve à deux pas du forum. En marchant d'une large foulée et

en évitant de marquer le pas pour frôler le coton d'une esclave ou la soie d'une jeune fille riche, il arrivera chez le potier avant le coucher du soleil. Pour autant que ce char empli d'olives lui laisse le passage ! Désespérant de parvenir à le doubler, il gagne une sente qui épouse les courbes de la pente, raccourci opportun, où la circulation des attelages est interdite.

Au moment où, pestant contre le gravier qui s'incruste dans ses sandales, le jeune homme s'arrête pour ôter une petite pierre, un grondement retentit, plus proche du râle et du ronflement humain que d'un lointain et improbable coup de tonnerre dans un ciel si bleu. Dans les ornières latérales, lauriers blancs et oliviers pansus s'agitent comme de vulgaires rameaux secoués par le souffle de la mer. Les dalles brûlantes du chemin geignent et tentent de sortir de leur alignement, tandis qu'à sa gauche une couleuvre de terre déboîte des cailloux. Bêtes et gens se figent. Venu d'en haut, un arrachement soudain roule des boules de feu, massifs et taillis en avalanches incendiaires. Le chariot qu'il suivait peu auparavant sur la route en contrebas est renversé par un de ces projectiles et s'enflamme à son tour.

Ça ne dure qu'un instant. Bientôt, le soleil troue la poussière et colore à nouveau les pentes du volcan. N'eût été le chariot qui se consume sur le flanc au milieu des olives répandues, les ergots de pierre hérissant le chemin et les fumerolles qui parsèment le versant, rien ne paraîtrait changé. Les regards qui scrutaient la tête fumante du géant s'abaissent et s'apaisent. La colère des dieux n'aura été qu'un bref mouvement d'humeur.

Chapitre 2
La chute – *Cecidit*

Il y a plusieurs manières de se prendre le pied dans la moquette. Celle de Luc Rodin, à deux pas de la fenêtre du 17 rue Washington, qui s'ouvre à quarante degrés sur la place du Châtelain, c'est un lâchez tout spectaculaire, voluptueux et tragique. La main droite agrippe le guéridon qui entraîne le plateau dîner, œufs mayonnaise en pagaille, fourchette fichée dans la terre du ficus, assiette en déboulé le long du tapis griffé Dotremont, deux tours sur elle-même avant de choir. Le paquet de Camel s'est crashé à un mètre de lui, répandant son mix quotidien de vingt clopes et quelques joints. Dans la débandade, le briquet s'est arrêté contre un pied de chaise. Luc rampe vers l'épicentre du sinistre, se couche sur le dos, s'en allume une. La fumée monte en même temps que les yeux qui ondulent de concert avec les mouvements sensuels de la grise. Le lâchez tout lui tatoue l'âme et lui taille de nouvelles blessures. Quand il était gamin, le père lui disait : « On verra ça plus tard ! ».

Nuque sur le sol et regard au plafond, le maître des lieux tente de stabiliser l'instant. Le foutoir répond au naufrage de sa vie depuis que Pauline s'est cassée. Le triangle parfait des potes s'est réduit à l'un ou l'autre mail. Finis les tables chahutées, les sushis sur le pouce, les rires de gorge et les langues sapides. Serge, le sniper mondain, a phagocyté la douce Véronique et Florent a capté la manœuvre. Quant à la blonde Estelle, elle couvait Pauline avec le regard d'une lycéenne enamourée. Leurs accointances dans les fripes décadentes avaient saveur de prime

enfance et goût de menthe à l'eau. C'est ainsi. Et quand Pauline a craqué pour Tristan, fringant attaché de cabinet ministériel, Estelle, qui tenait Luc pour un has-been calamiteux, a susurré entre deux aspirations vert tendre : « Mais qu'est-ce que tu fous encore avec ce minus ? Lâche-toi, ma tueuse ! Tristan, c'est un tigre ! » Deux semaines plus tard, le tigre avait croqué la tueuse et jeté Antinéa dans les marécages de la garde alternée.

La solitude s'est invitée, avec pour la meubler quelques apparitions pétantes de sa fille, « File-moi du blé, c'est pour une chiée de fournitures scolaires », ou autres « J'ai vu des fringues pas chères, fais-moi une avance, c'est bientôt Noël ». Les semaines avec : Nutella fondu sur le bras d'un fauteuil, string à la poignée de porte, arc-en-ciel de rouge à lèvres colour click lipstick sur le miroir de la salle de bain, serviettes périodiques sur une pile de dictionnaires latin-français…

– Salut, je file !

Bise sur le front avant de disparaître dans la Range Rover ou en croupe sur la trottinette du dernier copain en date. Autre chose à foutre que de tricoter une rencontre, improviser un câlin ou beurrer une croûte de conversation. Clap ! Antinéa, fin de week-end : « Tiens, tu fumes ? » Un coup dans l'eau, suivi de : « Tu fumes quoi ? » Flop numéro 2, haussement d'épaules agacé, migration vers les chiottes : « Beaucoup trop léger, ton PQ ! » Et l'école ? « Débile, on n'apprend rien et j'te dis pas, y'a même un prof de sciences un peu chelou prêt à m'expliquer n'importe quoi en tête-à-tête ! » Et puis : « Dis, tes logiciels, tu les as ramassés dans une poubelle ? Y'a rien qui marche ! Et le wifi qui patine ! Vraiment, tu pourrais investir ! ».

Mercredi dans la nuit, il a poussé doucement la porte de sa chambre : odeur âcre, cendrier plein, elle tout habillée au-dessus de la couette, cheveux en pétard, souffle long, Babar, une

peluche vert et rouge offerte il y a sept ans, dormant contre ses reins…

Va falloir déménager, trop de place, trop cher, trop fragile, trop de tout et n'importe quoi, bibelots, albums photos, cartes routières surlignées, bols de confetti mauves, fleurs de lavande séchées, cadeaux mort-nés, masques de loup… Ça pue l'absence, ou plutôt une sorte de présence confite d'humeurs mélangées. Plus possible, dans cette foutue brocante, de dissocier le moindre souvenir craquelé, dévitalisé !

Joue droite sur la barbe rugueuse du tapis, Luc tâtonne en quête du couteau maculé. Qu'est-ce que… ? Ah oui, la valise en alu, remontée de la cave où elle traînait depuis des lustres, pour en trier le contenu avant le massacre des broyeuses.

Il la soulève au-dessus de sa tête, fait sauter les deux boucles. Une avalanche de calepins dépareillés s'abat sur lui. Merde ! Il les repousse tant bien que mal, en fait un petit tas sur lequel il s'allonge…

Chapitre 3
Le peuple des Coteaux – *Populus scholicus*

Les radiateurs gargouillent dans la salle de classe. On se croirait dans le ventre d'un ogre ! Le gros François tente même d'imiter le chant des calorifères !

– Les larmes de Vesta, ça vous parle, bande de cons ?

Rires forcés, brame du cerf, murmures inexpressifs, à gauche, à droite, Mmmmmmm, interminablement.

Non, ça ne leur parle pas ! Faut d'abord justifier : ce qu'on fait là, qui l'on est, pourquoi ici et pas ailleurs, depuis quand et pour combien de temps. Puis le nombre d'heures : « Oh ! non, pas l'après-midi ! Je ne suis pas là le mardi, le jeudi non plus d'ailleurs ! »

Sur l'estrade trône Luc – Lucius, le Romain ou le César du Bois de la Cambre pour les élèves. Qui dans tout ça explique : Rome, ses odeurs, ses rues étroites, le forum, les vestales, les tuniques, les rondes, les offrandes… « La superficie de la ville est fort réduite par rapport à la population d'un million d'habitants. Auguste a eu la sagesse d'agrandir le périmètre urbain en annexant les faubourgs et il a divisé la ville en quatorze régions comportant chacune un chef, des cohortes de vigiles et des cohortes urbaines. Les riches, pour la plupart chevaliers, les nobles et les sénateurs vivent dans des demeures imposantes et austères, ouvertes sur la rue par une porte d'entrée qui donne sur un patio immédiatement suivi de jardins raffinés et paisibles. Ces demeures sont concentrées sur le Palatin et l'Aventin. Mais la majeure partie des Romains s'entassent dans des *insulae*, des immeubles de rapport, qui peuvent

s'élever jusqu'à cinq ou six étages. Les deux ou trois premiers niveaux sont en briques cimentées, les supérieurs en torchis ou en bois. On conçoit volontiers que les écroulements soient fréquents et que les spéculateurs brûlent d'acheter à bas prix les terrains sinistrés pour reconstruire à la va-vite des logements loués très cher. On accède aux derniers étages par des escaliers extérieurs. Des fenêtres donnant sur la rue apportent la lumière aux appartements qui ne disposent ni d'arrivée d'eau ni d'évacuation des eaux usées. Les architectes romains ont prévu des latrines au rez-de-chaussée pour l'ensemble des locataires. Les odeurs sont pestilentielles, surtout le soir. Comment s'en étonner ? Les occupants déversent leurs ordures dans la rue, sur un tas de fumier. Les rudimentaires braseros en argile ne cessent de provoquer des incendies, la fumée oblige à laisser les appartements portes et fenêtres ouvertes, même en plein hiver… »

– C'est comme Julia, M'sieur, elle pue, faut me changer de place !

– Ouais, et y'en a un qui fume des saletés, M'sieur, faut pas accepter ça !

Quelques-uns écoutent, la plupart tapotent sur le clavier de leur mépris : « Pourquoi t'as pas baisé hier soir, c'était plutôt fun, non ! ». La majorité silencieuse est casquée, écouteurs pavillonnaires en mode tranquille. *Do not disturb, please* !

Il y a ceux qui regardent un manga dans un trou du pupitre et oublient la présence du prof. Les plus terribles, ce sont les intellos du shit : « Dites, M'sieur, à la télé un mec a dit qu'il fallait arrêter ces conneries, le grec, le latin et tout. Il a interrogé Kiss Town – vous connaissez ? Le chanteur des Bloody Devils ? non ? Vous, les vieux, vous ne vous rendez pas compte !… » Et Nicolas Gargeron, un flambeur de crack : « Évidemment, vous